

PREMIÈRE PARTIE

EXCELLENCE DE LA CHARITÉ

Voici, mon cher enfant, le grand précepte de Jésus-Christ :
Mon commandement est que vous vous aimiez les uns et les autres comme je vous ai aimés.

L'Apôtre saint Jean, au moment où le Sauveur prononçait ces paroles, avait reposé sa tête sur le Cœur de Jésus ; il en fut si pénétré, que la charité devint comme la règle unique de sa vie. Aussi est-il appelé à juste titre le *Disciple bien-aimé* et l'*Apôtre de la Charité*.

Il n'a jamais cessé d'inculquer cette divine vertu, de la prêcher de la manière la plus touchante, de la recommander comme le principal commandement de l'Évangile, sans l'observation duquel toutes les pratiques de la religion deviennent inutiles.

La faiblesse de son grand âge ne lui permettant plus de faire de longs discours, il ne laissait pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles, et il leur disait sans cesse ces paroles :

Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres !

Ses auditeurs, fatigués d'entendre toujours la même recommandation, lui dirent :

« Pourquoi répétez-vous la même chose ?

— Parce que, répondit le saint vieillard, c'est le précepte du Seigneur ; et si vous l'accomplissez, cela suffit. »

Saint Jérôme, qui nous a conservé ce trait, ajoute: « La réponse est vraiment digne du grand saint Jean, du disciple favori du Sauveur, et elle devrait être gravée en caractères d'or, ou plutôt être écrite dans le cœur de tous les chrétiens. »

Puisse-t-elle, mon enfant, être à jamais gravée dans le vôtre!

Vous verrez, par des exemples frappants, qu'il n'y a *rien de plus agréable à Dieu, — de plus salutaire au prochain — de plus utile à nous-mêmes* que la charité.



I. Combien la charité est agréable à Dieu



SAINT MARTIN ET LE PAUVRE D'AMIENS.



Saint Martin

MON enfant, si vous aimez le prochain pour Dieu,
vous aimez Dieu ; et Dieu considère comme fait à
lui-même tout le bien que vous faites au dernier de vos frères.

Qui ne connaît l'exemple de saint Martin, le grand évêque de Tours ?

Fils d'un tribun militaire, Martin fut obligé, dès l'âge de quinze ans, de servir dans les troupes romaines. Il tint une conduite admirable au milieu de la dissolution des camps.

Plein de foi et de générosité, il avait toujours devant les yeux la doctrine de Jésus-Christ son divin Maître, et ne songeait qu'à la pratiquer en toute chose.

La charité était sa vertu de prédilection.

Chaque jour, il donnait aux pauvres ce qui lui restait de sa paye, après avoir pris ce qui lui était absolument nécessaire.

N'ayant un jour que ses armes et un simple manteau de soldat, il rencontra, à la porte d'Amiens, un pauvre presque nu, quoiqu'il fit un froid rigoureux. Prenant aussitôt son épée, il coupe son manteau, en donne la moitié à ce pauvre, et ne craint pas de s'exposer aux moqueries de ses camarades en paraissant devant eux avec l'autre moitié.

La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut, revêtu du morceau d'étoffe qu'il avait donné au pauvre, et, regardant Martin avec une sorte de reconnaissance :

« C'est Martin, » dit-il aux anges qui l'accompagnaient, « qui m'a donné ce vêtement. »

En retour de cette aumône, Jésus fit de Martin un illustre évêque et un grand saint. Sa précieuse mort arriva l'an 400.

*« Sous les méchants haillons, c'est DIEU qu'on aperçoit :
Le pauvre tend la main, mais c'est DIEU qui reçoit. »*

S. AMBROISE.

CHARITÉ DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

Fils d'un sénateur immensément riche, de la famille Anicia, Grégoire, le grand homme de son siècle, fut d'abord préteur de Rome. Dans l'exercice de cette magistrature, il gagna le cœur des Romains et prit goût au luxe et à l'éclat des grandeurs terrestres. Mais Dieu l'appelait à une vie toute céleste. Cédant aux attraites de la grâce, il rompt brusquement ses liens, consacre ses richesses à fonder six monastères en Sicile, en établit un septième dans son propre palais à Rome, sur le mont Cœlius, et s'y fait moine lui-même.

Il vend tout le reste de son patrimoine pour le distribuer aux pauvres ; et Rome, qui avait vu le jeune et opulent patricien parcourant ses rues dans des habits de soie et tout couvert de pierreries, le revoit avec admiration vêtu comme un mendiant, et servant lui-même les mendiants dans l'hôpital de son monastère.

Une fois, raconte le diacre Jean, un malheureux se présente devant saint Grégoire et implore sa charité. On lisait toutes les souffrances qu'il avait endurées sur son visage pâle et amaigri ; ses vêtements en lambeaux disaient assez combien sa misère était grande. C'était un marchand qui avait fait naufrage ; la mer avait englouti tout ce qu'il possédait, et lui-même n'avait échappé que grâce à la protection du ciel.

Saint Grégoire, saisi de compassion à la vue d'une si grande infortune, lui fit donner six pièces d'argent.

Quelques jours se passent ; nouvelle visite du marchand, nouvelle aumône de saint Grégoire.

Enfin il se présentait une troisième fois : « Ses ressources étaient épuisées, » disait-il ; « il ne lui reste plus qu'à mourir, si celui qui l'a secouru avec tant de bienveillance ne vient pas de nouveau à son aide. »

Saint Grégoire appela l'intendant du monastère et le pria de faire l'aumône à ce malheureux. Mais les coffres du couvent étaient vides ; la charité du saint eût épuisé tous les trésors.

« Ne reste-t-il donc aucun vase de prix, aucun bijou ? » demanda-t-il.

— Nous avons encore une écuelle d'argent dans laquelle votre mère envoie les légumes qui servent à votre nourriture.

— Cherchez-la donc, mon frère, » répliqua le saint avec joie, « et donnez-la promptement à cet homme, de peur de renvoyer triste celui qui est venu ici chercher la consolation. »

Le pauvre, ajoute l'historien qui raconte ce fait, reçut avec plaisir un présent si considérable et ne revint plus pour demander l'aumône à Grégoire, mais plutôt pour l'enrichir et le combler de dons et de grâces.

En effet, on remarqua que, depuis ce moment, il fit de grands miracles, et l'on crut que c'était un don que l'ange, travesti en marchand, lui avait procuré par reconnaissance et pour récompense de sa libéralité.

LE NOUVEAU SAINT MARTIN.

Saint Rupert était fils d'un des seigneurs de la cour de Louis le Débonnaire. Il préférait les douces joies de la religion aux joies fausses et mensongères de ce monde. Si l'éclat de l'or et des pierreries ne le séduisait point, il leur préférait les larmes de joie qu'il voyait briller dans les yeux des malheureux auxquels il se plaisait à faire du bien.

Un jour, il rencontra dans la rue un pauvre enfant qui pleurait, glacé de froid. Le jeune Rupert se dépouilla de son vêtement et le lui donna.

Souvent il amenait les pauvres au château, et les présentait à sa mère, en implorant pour eux sa tendre pitié : « Bonne mère, » lui disait-il en pleurant, « voilà des enfants qui sont à vous, traitez-les comme tels ; car Jésus dit : *Tout ce que vous ferez pour eux, c'est à moi-même que vous le faites.* Tendre mère, permettez que votre Rupert, pour obéir à Jésus-Christ, partage son pain avec les pauvres. »

La duchesse serrait son pieux enfant dans ses bras et remerciait le ciel.

Ainsi Rupert, suivant les bonnes inspirations de son cœur et les conseils du Sauveur, était, dès l'enfance, la joie et le soutien des pauvres. Ange de consolation, il allait de maison en maison, distribuant ses dons aux malades, à tous les nécessiteux.

Un soir, il s'endormit au pied d'une colline, et une céleste apparition traversa son sommeil.

Il vit des anges aux ailes d'or qui allaient et venaient. Au-dessus d'eux, sur un nuage étincelant de lumière, étaient assis L'enfant-Jésus et saint Jean. Deux anges s'avancèrent vers lui avec le vêtement que Rupert enfant avait donné à un pauvre petit garçon. Le Sauveur s'en laissa revêtir par les anges.

« Voilà ce que m'a donné Rupert, » dit-il à la troupe céleste. « Aussi je veux l'élever au ciel, le revêtir de gloire et de lumière. »

SAINT JEAN DE DIEU ET LE PAUVRE ABANDONNÉ.

Le Seigneur semble avoir mis ses complaisances à récompenser les œuvres de charité par les plus éclatants prodiges.

Un jour, saint Jean de Dieu vit, sur la voie publique, un pauvre abandonné dont le visage pâle portait l'empreinte de l'agonie.

Jean courut le prendre dans ses bras, le porta à son hôpital, et, en lui lavant les pieds, vit, avec une sainte terreur, les stigmates des clous. Il éleva, tout palpitant, ses regards vers le visage de l'inconnu. À la majesté sereine de sa noble figure, il reconnut Jésus-Christ et s'évanouit.

Pendant ce temps-là, une voix, remplie d'une douceur ineffable, lui disait intérieurement :

« Jean, mon fidèle serviteur, je me suis manifesté à toi, afin de te faire comprendre le cas que je fais de ton humilité, et le prix que j'attache aux soins que tu prodigues à mes pauvres. Tu n'ouvres pas la bouche, tu ne remues pas la main, tu n'as pas une pensée pour eux que je ne t'en sois reconnaissant. Persévère, et tu seras heureux. »

En revenant de son évanouissement, Jean étendit les bras pour presser amoureusement les genoux de son adorable Seigneur ; mais Jésus avait disparu.

SAINTE ÉLISABETH ET LES ROSES.

Souvent pour nous montrer combien l'aumône lui est agréable, le Seigneur a daigné opérer des miracles éclatants. Tel est celui que nous lisons dans la vie de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe.

Cette princesse, que son amour pour les pauvres a rendue si célèbre, édifiait l'Allemagne par ses vertus, au commencement du XIII^e siècle. Elle répandait ses aumônes avec profusion sur les indigents qui habitaient le voisinage du château de Wartbourg, où était sa résidence ; et elle aimait à leur porter elle-même, à la dérobée, non seulement de l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait, ainsi

chargée, par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines.

Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses servantes favorites, par un petit chemin très rude que l'on montre encore, portant, dans les pans de son manteau, du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva subitement en face du duc Louis, landgrave de Thuringe, son mari, qui revenait de la chasse. Celui-ci, étonné de la voir ployant sous le poids de son manteau, lui dit avec vivacité : « Voyons ce que vous portez ; » et en même temps il ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle serrait tout effrayée contre sa poitrine : mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût jamais vues. Cela le surprit d'autant plus que ce n'était point la saison des fleurs.

Voyant le trouble d'Élisabeth, le duc voulut la rassurer ; mais il s'arrêta tout à coup, en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer, et remonta lui-même à la Wartbourg, pieusement recueilli et emportant une de ces roses merveilleuses qu'il garda toute sa vie.

À l'endroit même où cette rencontre eut lieu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue sur la tête de sa femme.

CE QU'ON DONNE FLEURIT.

La charité est une fleur du ciel qui aime à s'épanouir ici-bas dans l'âme des enfants.

Sainte Germaine, de Pibrac, était une pieuse et pauvre petite bergère qui passait ses journées à conduire quelques moutons dans les pâturages d'alentour. Durant ses longues heures de

solitude, la sainte enfant n'avait point de bonheur plus doux que de chanter les louanges du bon Dieu et de faire retentir les échos de la montagne de ses cantiques à Marie. Dieu aimait beaucoup cette âme innocente que le souffle empoisonné du mal n'avait jamais ternie, et il lui avait inspiré une ardente affection pour les pauvres. Chaque jour, la sainte bergère partageait avec les malheureux qu'elle rencontrait sur sa route le morceau de pain noir qui composait son unique repas.

Sa belle-mère, femme avare et méchante, ne pouvait souffrir tant de vertu. Plusieurs fois, elle fit à Germaine d'amers reproches à cause de sa charité, l'accusant avec une cruelle injustice de voler le pain de la maison pour le donner aux pauvres. La pieuse bergère supportait ces durs reproches avec la plus grande douceur, et, soutenue par la grâce de Dieu, elle continuait à pratiquer en secret une vertu qui plaisait tant à Notre-Seigneur. Un jour qu'elle portait, suivant son habitude, à une pauvre femme du voisinage le pain de son déjeuner, qu'elle tenait soigneusement caché dans les plis de son tablier, sa belle-mère la surprit dans la rue. Elle s'arma aussitôt d'un bâton et s'élança avec fureur sur Germaine pour lui arracher ce qu'elle portait.

Mais, au grand étonnement de tous les spectateurs, au lieu de pain, on trouva des roses fraîches et embaumées. — C'était en plein hiver. Dieu avait fait un miracle pour récompenser la charité de sa petite servante.

Donner, c'est s'enrichir.

Une bonne femme tournait cela d'une façon pittoresque :
Ce qu'on mange pourrit disait-elle ; *ce qu'on donne fleurit !*

AMOUR DU BIENHEUREUX DE LA SALLE
POUR LES PAUVRES ET LA PAUVRETÉ.

Le bienheureux Jean-Baptiste de la Salle avait résolu de donner tout son bien aux pauvres. Dieu ne tarda pas à lui offrir l'occasion de réaliser son projet.

L'année 1684 avait amené la disette. Une grande famine sévit dans toute la Champagne, et la ville de Reims fut particulièrement frappée.

Le bienheureux vendit tout ce qu'il possédait, et nourrit les pauvres.

Il procéda avec la méthode qu'il apportait en toutes choses, et mit beaucoup de prudence et de discrétion dans ses aumônes.

De son patrimoine il avait fait trois parts.

La première était pour les enfants : tous ceux qui venaient aux écoles recevaient un morceau de pain, qui servait non seulement pour eux-mêmes, mais encore pour leur famille.

La seconde était pour les pauvres honteux que la timidité ou l'orgueil retenait dans leur maison, et qui aimaient mieux souffrir que mendier : le bienheureux les visitait lui-même et leur portait ses aumônes en faisant tous ses efforts pour les leur rendre douces à recevoir.

La troisième part enfin était donnée dans sa maison. Tous les matins, les pauvres s'y réunissaient, et le bienheureux venait adresser quelques instructions familières à cette foule assemblée ; puis, après que les âmes avaient reçu leur nourriture, les corps à leur tour étaient rassasiés.

Le bienheureux parlait ordinairement après sa messe.

Sa piété était si ardente et sa charité si tendre, que chacun des malheureux qui se présentaient à lui il voyait Jésus-Christ, vêtu de haillons, ayant faim, ayant froid.